

MERCURIO 24X

SOMA



Prise de tête

J'aurais préféré naître sans cerveau... ou peut-être sans corps. Ou peut-être ne pas naître du tout. Si ma naissance avait été aussi longue, douloureuse et incertaine, il est bon qu'on ne m'ait pas demandé mon avis, car j'aurais certainement refusé.

Je me souviens que la première sensation à renaître fut la perception des muscles du dos. Était-ce parce que j'étais resté si longtemps étendu et immobile ? Fallait-il chercher une raison à l'ordre totalement erratique dans lequel les sensations corporelles se suivaient et parfois s'entrecroisaient ? Les sensations étaient vagues et informes, indéfinissables. A la limite de l'hallucination corporelle. Donc irréelles. Une fragile bouée à laquelle je pus m'accrocher. Dans un immense et effrayant océan de vide. Sans repère dans l'espace ni dans le temps. J'étais bien plus perdu et plus seul qu'un astronaute voyageant dans l'immensité du vide sidéral. Lui aurait eu cet immense avantage de voir les étoiles briller, même si elles restaient inaccessibles pour toujours.

Mon « réveil » fut lent. D'après ce que j'appris plus tard, il s'étala, par à-coups, sur une période de plusieurs semaines. Ce retour si inhabituel et si pénible à la vie fut le temps nécessaire pour que je reprenne entièrement possession de son corps. Ou du moins de ses fonctions de base : sentir la pression due à la gravité terrestre, si j'étais nu ou vêtu, si j'avais envie d'uriner ou de déféquer, si j'avais faim ou soif, et si j'avais mal. Je pris conscience de mon estomac, des flux d'acide qui jaillissaient chaque fois qu'une infirmière changeait ma perfusion ou mon tube d'alimentation. Je percevais les pulsations de mon aorte à chaque battement cardiaque, monotone et assourdissant rythme qui ne me quittait pas. Mes bronches étaient mon principal lien avec l'extérieur. Le flux d'air aseptisé que le ventilateur mécanique me pompait périodiquement dans les poumons, selon un aller-retour monotone et indispensable, provoquant la dilatation puis la contraction d'un réseau ramifié de tubes qui finissait par des millions de petites alvéoles, que j'avais l'impression de ressentir chacune individuellement. Ces sensations corporelles profondes étaient nouvelles pour moi. Je ne les avais jamais éprouvées auparavant. Ou alors pendant ma vie embryonnaire et je les avais oubliées. Cette conscience lentement acquise de mon intérieur constituait curieusement une occupation à temps plein. Etait-ce cela la conscience du fœtus ? Sentir en permanence l'ensemble de la tuyauterie et du

mécano corporels qui se met lentement en place et qui se fond progressivement dans un tout ?

Ce long séjour en solitude fut entrecoupé de périodes de sommeil, ou plutôt de non conscience de mes rythmes internes. J'étais bien incapable de savoir si ces périodes duraient quelques secondes ou plusieurs heures. Parfois je me « réveillais » reposé et calme, tandis qu'à d'autres occasions une partie de mon corps se manifestait plus violemment que les autres : les chamades de mon cœur qui s'emballait, les contractions irrépressibles de mon colon ou le vrombissement du sang dans mon oreille interne, semblable à un démarrage de course de formule 1.

Le plus déroutant était probablement que j'avais pris conscience de l'existence physique de mon cerveau. On m'avait toujours expliqué et répété que le cerveau était totalement insensible. Qu'on pouvait l'opérer sans anesthésie et que cela ne provoquait aucune douleur. En réalité j'avais une profonde sensibilité de chacun des lobes, du contour de mes hémisphères. A croire que chacune de mes synapses était à vif. Que ces millions de micro-décharges électriques étaient perceptibles... et omniprésentes. Cela n'était pas douloureux, mais j'en avais conscience. Je pouvais pratiquement visualiser les multiples contours et convexités de mon encéphale, comme on caresserait des yeux une carte en relief.

Je me souviens aussi des rêves. Les rêves sont revenus comme dans un immense brouillard, dans lequel des formes mouvantes, grises, mal dessinées,

s'effaçaient avant même d'apparaître. Il s'agissait d'un répit inestimable car pendant ces périodes d'étrangeté, je perdais toute conscience des parties de mon corps. Luxe inestimable je respirais paisiblement, sans être asservi à une machine m'imposant de respirer et donc de vivre à raison de doses d'air insufflées de force dans mes poumons.

Ce qui me manquait le plus, était cette sensibilité essentielle, le toucher. Tant qu'on n'est pas privé de toucher on ne se doute pas à quel point celui-ci nous ancre dans la réalité. Le poids du corps sur les pieds quand on marche, sur les fesses quand on est assis. Le simple contact de vêtements sur la peau. Et toucher une autre personne... cela m'était devenu quasi-inconcevable. La première sensation à revenir dans ce domaine fut celle de mon propre poids. Pendant un temps je ne me posais même pas la question de savoir si j'avais une masse car je ne sentais aucune pression. Je flottais sans repère, sans direction. Je n'avais la tête ni en haut ni en bas car il n'y avait pas de haut ni de bas. Progressivement j'eus la vague perception d'une pression, portant sur mon dos, ou sur mon thorax quand on me retournait dans mon lit. Mais cela restait profond, à peine discernable, comme si j'avais été anesthésié. De même pour les sons. Les flux internes de mes artères, des multiples tubes et canaux naquirent vibrations et mûrirent lentement pour devenir des sons audibles, distincts qui lentement s'effacèrent pour céder la place aux multiples bruits de ma chambre. Les vas et

viens du personnel, les bruits des multiples équipements de surveillance qui m'entouraient.

La vision, cette fonction miraculeuse, voire inconcevable, quand on n'en dispose plus, fut un de mes derniers cadeaux. Après ce que j'avais vécu j'aurais fort bien pu rester aveugle et tous m'auraient dit qu'il s'agissait d'un moindre mal. Cependant le Docteur Poulain n'avait jamais cessé de me dire qu'il fallait patienter et que cela reviendrait comme le reste. Etant donné qu'il me l'avait dit, je savais que cela se produirait, qu'il suffisait d'être patient. Il ne m'avait jamais menti. Ce fut d'abord des éclairs lumineux, des couleurs, vagues et informes mais que je regardais pendant des heures, fasciné. Petit à petit vinrent les ombres qui dessinèrent des formes. Pendant quelques temps le monde me parut plat, en deux-dimensions comme celui d'une bande dessinée. Il fallut encore plusieurs semaines pour que la vie s'imprègne de relief. C'était curieux mais ma rééducation allait si bon train que je vivais cela comme étant parfaitement naturel. Je devais me réapproprier mon corps dans ses moindres facultés.

Cela a duré très longtemps. Si tant est qu'on puisse juger de l'écoulement du temps quand on est sourd, aveugle et sans toucher. Maintenant mon état d'isolement total arrivait enfin à son terme. Ma peine d'emprisonnement se terminait. Comme le Dr Poulain me l'avait annoncé je devenais le premier miraculé à survivre, victorieusement, à une innovation médicale

aussi inconcevable que dangereuse. Une première qui allait faire date dans l'histoire de la médecine et soulever des polémiques comme on n'en avait encore jamais vues.

Quelques mois plus tôt, mon cerveau avait été greffé avec succès dans le corps d'un homme mort.

Une lente déchéance

L'aventure de Samuel avait commencé six mois plus tôt, lors de sa première rencontre avec le neurochirurgien. Ou, plus précisément, deux ans plus tôt, lorsque les premiers symptômes s'étaient manifestés. Une fatigue d'abord. Une simple lassitude qui ne le quittait plus. Les réunions du soir qui auparavant étaient un élément naturel de son travail lui pesaient de plus en plus à tel point qu'il commençait à les abréger puis à les annuler. Une sensation de ne jamais être reposé malgré une longue nuit de sommeil. Puis de façon plus inquiétante, insidieuse, Samuel se rendit compte qu'il commençait à avoir le souffle court. Il n'avait jamais été très sportif mais désormais le moindre escalier ne lui disait rien qui vaille. Un jour il se retrouva suffoquant sur le quai de la gare de Perrache, comme un poisson hors de l'eau, pour avoir voulu hâter le pas pour attraper un TGV.

Educateur spécialisé, Samuel vivait son métier avec passion et ne comptait pas ses heures. Il avait

toujours adoré s'occuper de jeunes en difficulté et beaucoup de brebis égarées avait réussi à ne pas partir à la dérive grâce un mélange subtil de patience, de soutien sans faille et de fermeté qui lui valait d'être très apprécié par ses collègues. De taille moyenne, plutôt malingre et avec un début de bedaine d'une personne dont la seule activité sportive consistait à marcher 200 m jusqu'au tramway, il n'était certes pas impressionnant physiquement. Mais il suffisait qu'il entre dans une pièce pour que les gens arrêtent de s'engueuler, que les tensions s'apaisent et qu'un dialogue s'installe.

Malgré son état qui n'allait pas en s'améliorant Samuel tarda à consulter. Il avait la vague crainte que le tabac lui avait offert un cancer du poumon et il se disait qu'il serait toujours bien assez tôt pour le savoir. Ce ne fut qu'en raison de l'insistance persistante de sa sœur Philippine qu'il se décida enfin à demander un avis médical.

Le diagnostic n'avait pas été long à tomber. Son cœur ne fonctionnait plus correctement ce qui expliquait son essoufflement qui ne le quittait désormais plus, y compris lorsqu'il ne faisait aucun effort. Pour autant les médecins semblaient encore plus inquiets, comme si le problème était encore plus grave, dans la mesure où cela était possible... Après quelques examens peu agréables pendant lesquels les médecins s'étaient évertué à prélever des petits fragments de différents organes, puis quelques jours

encore pour en attendre les résultats, Samuel avait appris qu'à 46 ans il se mourait lentement mais sûrement d'une maladie qui s'aggravait chaque jour un peu plus. D'amylose, une maladie rare et incurable. Il n'avait jamais même entendu parler d'une telle maladie. D'après ce qu'il en avait compris, des substances nocives produites par son corps allaient se déposer pour une raison inconnue dans ses organes, les détruisant peu à peu. Comme si de la boue sédimentait et s'accumulait et que les éboueurs naturels ne faisaient pas leur travail. Le médecin avait été on ne peut plus clair : à part son cerveau il n'y avait pas un organe qui n'était en train de se détériorer. Le cœur battait déjà plus difficilement, le foie épurait moins bien, les reins fonctionnaient mal... Tout cela expliquait largement la fatigue et il fallait s'attendre à ce que d'ici peu il se sente essoufflé, nauséux, qu'il perde du poids et que...

Le pronostic était dramatiquement simple. En l'état actuel des traitements et compte-tenu de l'aggravation de sa maladie, il ne pourrait pas espérer vivre plus de quelques mois. Son corps se grignotait de l'intérieur. Ce n'était pas un cancer, mais cela ne valait pas mieux. Bientôt ses organes nobles le lâcheraient les uns après les autres. Inutile d'envisager une greffe de rein ou de cœur, l'issue n'en serait pas modifiée pour autant.

Samuel fut d'abord incrédule. Son corps avait toujours été là. Il n'en attendait rien de d'autre que le

fait de pouvoir mener sa vie personnelle et sociale. Une sorte d'outil qu'il considérait comme acquis et auquel il ne pensait pas plus que cela. Bien sûr il fallait essayer de l'entretenir mais il n'avait jamais été féru de nourriture bio ou de sport à tout prix. Il fumait deux ou trois cigarettes par jour et ne buvait que rarement de l'alcool. Le sport n'était pas vraiment son fort et il n'avait pas du monter sur un vélo depuis sa petite enfance. Quand il le pouvait il évitait les escaliers mais n'avait rien contre une petite promenade de temps en temps, à condition que cela ne dure pas trop longtemps et ne grimpe pas trop. Il n'avait jamais eu d'opération, et soignait ses rares petits troubles avec de l'homéopathie. Comment diable avait-il pu tomber malade, et de plus d'une affection dont il n'avait jamais entendu parler ?

Fidèle sœur aînée, Philippine était présente lorsque le médecin lui expliqua la situation. Elle réussit courageusement à ne pas fondre en larmes dans le cabinet mais se transforma en fontaine dès qu'ils furent seuls. Elle s'était toujours sentie responsable de son petit frère comme s'il était incapable de prendre soin de lui-même. Depuis la mort de leurs parents, il était sa seule famille et l'idée de le perdre la terrifiait. Elle ferait tout ce qui était en son pouvoir pour que son frère s'en sorte.

Samuel ne se considérait pas comme une personne courageuse, mais l'idée de mourir lui paraissait moins intolérable, bien que douloureuse,

que la perspective d'une déchéance et d'une perte d'autonomie. Il avait vu la lente dégradation de sa mère, atteinte de démence et morte après plus de huit ans passées en institution. Huit années pendant lesquelles il avait assisté impuissant à la désagrégation de tout lien familial, puis à la lente déchéance physique de sa mère bien-aimée qui ne percevait plus les signes de tendresse de son entourage. Chaque semaine il rendait visite à une femme qui depuis longtemps ne le reconnaissait plus, elle qui l'avait mis au monde, nourri, lavé, choyé et qui était morte enfermée dans un monde qui n'avait probablement plus de sens. Dans son cas les médecins lui avaient annoncé une conscience intacte jusqu'à la fin mais un épuisement progressif, une perte de ses moyens. Le fauteuil, puis le lit, puis un tube dans l'estomac pour être nourri. Puis plus rien. Seul son cerveau resterait intact et à l'abri de la lente et inexorable dégradation de son organisme. Lui au contraire conserverait sa lucidité jusqu'au bout. Certains jours il se demandait si c'était vraiment une bonne chose.

Bien sûr dans son cas, les choses iraient plus vite que pour sa pauvre mère... Mais cela n'était qu'une triste consolation. Les derniers examens cardiaques montraient une dégradation rapide malgré les nouveaux traitements que lui administrait son médecin. Tout se déglissait à vitesse grand V et son corps foutait le camp. Il lui restait probablement quelques mois, peut-être moins, avant qu'il ne soit

confiné au lit dans un établissement médicalisé. Et peu de temps encore avant que cela ne soit la fin. Les symptômes restaient encore modérés, tant qu'il ne se dépensait pas. Mais la limite n'était pas loin : un jour il avait eu la prétention de vouloir monter les marches jusqu'au premier étage et s'était effondré dans l'escalier, le visage bleu. Il se sentait un mort en sursis, avant même de souffler ses cinquante bougies.

Cédant une fois encore à sa sœur, à qui il n'a jamais rien su refuser, Samuel se rendit à l'Hôtel-Dieu et rencontra un jour le Docteur Rameau, médecin interniste et un des meilleurs spécialistes français de l'amylose. Ce professeur n'avait jamais versé ni dans le morose ni dans les faux espoirs et avaient expliqué quels traitements lui apporteraient le plus de confort, sans lui raconter d'histoire au sujet de l'évolution inexorable de sa maladie. Il en avait tenté plusieurs, avec parfois une petite embellie qui apportait une bouffée de soulagement à défaut d'espoir. Mais le mal était le plus fort et la boîte à outils du Docteur Rameau se vidait dangereusement. Tous les traitements classiques avaient été tentés les uns après les autres, et ils avaient également fait le tour des médicaments expérimentaux, malheureusement aussi décevants les uns que les autres.

Aussi Samuel fut-il d'abord incrédule lorsque le Dr Rameau évoqua pour la première fois une opération neurochirurgicale. Sa première réaction fut de croire que ce médecin avait perdu une partie des

ses propres facultés. Malgré beaucoup de tact et un luxe de précautions oratoires, le message restait effarant : on lui proposait ni plus ni moins de prendre son cerveau, seul organe préservé par la maladie et le mettre dans un corps sain ! Samuel avait beau ne pas être médecin, il savait que cela relevait de la médecine-fiction. Frankenstein n'était pas loin. A une époque où on greffait des mains, le contenu du ventre ou du thorax et même des visages il n'y avait rien de surprenant à ce qu'on rêve de faire de même avec un cerveau entier, mais la fragilité et la complexité de cet organe paraissaient totalement hors d'atteinte. Samuel n'était pas biologiste mais il savait qu'il n'y avait aucune commune mesure entre le fait de greffer un cœur, qui n'était finalement qu'un muscle, et un cerveau, relié au reste du corps par des milliards de connexions invisibles à l'œil nu.

« Je sais que cette proposition vous... surprend, ou vous choque. Aussi je vous suggère de rencontrer le Dr Poulain, le neurochirurgien qui serait en charge de cette intervention. Si vous acceptez ce traitement, vous serez désormais entre ses mains. Le Dr Poulain est un des meilleurs neurochirurgiens français et il est certainement un des rares personnes capables de réussir une telle opération. »

« Quand vous dites 'capable' j'imagine que cela signifie que cette opération n'a encore jamais été réussie ? »

« Effectivement, elle n'a jamais été tentée chez l'homme. En revanche l'équipe du Dr Poulain a réussi à greffer plusieurs fois un cerveau d'un singe à un autre avec des résultats encourageants. »

« Et par 'encourageants' vous voulez dire ? »

« Les animaux ont présenté une bonne récupération de nombreuses fonctions motrices et sensorielles, sans toutefois revenir à un état strictement normal. »

« Et quel recul avez-vous actuellement dans ces expériences ? »

« Actuellement, un peu plus de six mois. »

Rencontrer un chirurgien qui veut greffer mon cerveau dans un autre corps... Il y a quelques mois tout cela m'aurait paru un mauvais film de science fiction. Mais cela sert-il à quelque chose d'hésiter ? Je n'ai aucune chance de m'en sortir et si je ne fais rien je vais mourir de façon certaine... mais beaucoup plus lentement. Et puis ça n'engage à rien d'aller rencontrer ce chirurgien. De toute façon si je n'y vais pas Phillie va m'y entraîner de force... Quand je vais commencer à mal aller cela va être encore au moins aussi dur pour elle que pour moi, alors aussi bien lui faire plaisir et aller voir ce chirurgien.

Deux jours plus tard Samuel se présenta à la consultation du Dr Poulain. Il avait obtenu de Philippine de venir seul, au moins à la première consultation. L'infirmière l'informa que celui-ci était retenu dans un service et le pria de s'installer en salle

d'attente. Ce qu'il fit, trouvant un siège entre une femme d'au moins quatre vingt ans qui éprouvait les pires difficultés à se tenir droite, et un homme d'une vingtaine d'années dont la moitié gauche du corps semblait figée. Quelques instants plus tard Samuel entendit un pas rapide et décidé dans le couloir. Le Dr Poulain surgit dans la salle, appelant à la cantonade « Mr Messner ? ».

Il avait devant lui un médecin frisant la quarantaine, grand, et concentré. Samuel s'était un peu attendu à trouver un de ces médecins qui accordent quelques minutes à leurs patients entre deux portes, expédiant les affaires courantes avec quelques mots brefs et plus ou moins compréhensibles. Aussi fut-il d'emblée surpris par le contraste entre la pression manifeste que cet homme devait subir tout au long de ses journées et la sérénité qu'il sut immédiatement créer dès la première poignée de mains.

« Bonjour Mr Messner, je suis le Dr Poulain. Veuillez me suivre. »

Cet homme élancé et sportif avait alors tranquillement adopté le pas ralenti de Samuel qui faisait de son mieux pour parcourir les quelques mètres jusqu'à la salle de consultation en faisant bonne figure, marchant tranquillement à ses côtés comme s'ils avaient toute la matinée devant eux, commençant déjà à engager la conversation.

Samuel fut captivé dès les premiers instants. Pendant cet entretien qui devait déterminer le reste de son existence le Dr Poulain avait d'abord peu parlé mais

avait écouté avec une attention exceptionnelle l'histoire de Samuel et ses questions allaient droit au but, d'une façon qui l'avaient désarçonné. Avant même cette consultation le chirurgien avait de toute évidence acquis grâce au Dr Rameau une connaissance approfondie de son dossier médical mais avait écouté comme s'il le découvrait pour la première fois et posait une foule de questions nouvelles. Samuel comprendrait un peu plus tard que le Dr Poulain n'hésitait pas à remettre perpétuellement en question tout ce qui paraissait évident ou acquis et préférait se fier à ce qu'il pouvait apprendre ou vérifier lui-même.

Après avoir revu en détail toute la période qui s'était écoulée depuis les premiers symptômes de la maladie, le Dr Poulain avait commencé à expliquer ce que lui et son équipe souhaitaient lui proposer.

« Implanter un cerveau et faire en sorte qu'il vive dans un corps étranger n'est pas très difficile et a déjà été maîtrisé il y a plus de 10 ans. Il suffit pour cela de rétablir les réseaux artériels et veineux, ce que nous savons faire depuis longtemps. A condition de protéger le tissu nerveux par le froid et différentes solutions nutritives le cerveau reste intact. La véritable difficulté est de rétablir les milliards de connexions nerveuses entre le cerveau et tous les nerfs du corps : les nerfs moteurs pour que vous puissiez bouger, les nerfs sensitifs pour que vous puissiez sentir, les nerfs sensoriels pour que vous puissiez voir, entendre, goûter,... »

« Comment allez-vous rétablir ces connexions ? »
demanda Samuel, plus ébahi que convaincu.

« Nous en serions bien incapables s'il fallait les rétablir une à une mais votre futur cerveau s'en chargera tout seul... avec l'aide de la synapsine et de stimulations appropriées. »

« La synapsine ? »

« Oui, une molécule aux propriétés spectaculaires qui a été découverte récemment et dont on a pu montrer qu'elle permettait la réparation de nerfs endommagés. Il s'agit d'une molécule étonnante qui permet aux neurones de se reconnecter en cas de traumatisme. Nous ne savons encore pas véritablement comment elle fonctionne, mais depuis que cette molécule a été découverte nous avons commencé à soigner les patients paraplégiques et tétraplégiques avec des résultats inespérés. Dans le domaine de la neurologie il s'agit très certainement de la découverte la plus importante jamais réalisée. »

« Qu'est-ce qui vous fait penser que la synapsine va pouvoir rebrancher tous mes neurones correctement ? »

« Les résultats chez l'animal. J'ai personnellement réalisé des expérimentations chez le singe et nous avons pu greffer le cerveau d'un singe dans le corps d'un autre singe avec une récupération totale. »

« Et vous parliez de stimulations ? » Samuel ne pouvait s'empêcher de s'imaginer bardé d'électrodes

en train de recevoir des milliers de chocs électriques plus douloureux les uns que les autres. »

« Pendant votre phase de convalescence vous recevrez une kinésithérapie intensive et adaptée. Chaque partie de votre corps sera mobilisée, stimulée par le toucher, des sensations de chaud et de froid, ainsi que de légères stimulations. »

« Est-ce bien nécessaire ? »

« C'est indispensable. Si vous ne recevez pas les stimulations nécessaires vous risquez de ne pas récupérer les sensations correspondantes. Votre cerveau devra se reprogrammer et apprendre à reconnaître votre nouveau corps. »

Pendant leur conversation Samuel avait regardé le Dr Poulain dans les yeux, comme pour puiser dans son regard et sa détermination une partie du courage qu'il lui faudrait pour affronter ce qui paraissait impensable. Il baissa maintenant les yeux, le regard perdu dans le vide et le Dr Poulain sut par expérience qu'il fallait attendre. Que c'était à Samuel de reprendre la parole.

Après un moment de silence d'une rare intensité Samuel osa s'ouvrir pour la première fois, ne devinant pas alors qu'il aurait plusieurs fois l'occasion par la suite de se confier entièrement à son médecin.

« Docteur je ne veux pas mourir. Pas à mon âge, pas maintenant. Pour moi, pour ma sœur et pour toutes sortes de raisons. Mais ce que vous proposez me paraît... délirant. Si un ami m'en parlait je lui